

*A*нна...

Tu marches en forêt, et moi, juste à côté, j'hésite encore à prendre ta main...

Les feuilles mortes ouvrent un chemin sous tes pas, comme si elles te tenaient pour reine.

Je respire...

... je respire pour la première fois, pour la milliè^me première fois depuis que je t'ai embrassée, et pourtant mon âme tangu^e de peine.

Et si je te perdais, Anna? Si je te perdais dans cette forêt immense?

Si je fermais les yeux un instant et que je me retrouvais perdu, marcheur esseulé, les feuilles se refermant sur mes pieds, feuilles jaunes d'amertume, rouges de colère, qui me soufflent:

« Où est la reine? Où est la reine? »

Anna... entends-tu?

Un rire.

Moi je l'entends, pur à faire fleurir le monde, une cascade légère, un rire d'enfant.

C'est elle.

C'est Élia.

Comme elle est jolie, Élia, dans sa robe bleue, et son

air ingénu m'attendrit. Elle agite une main de haut en bas. Je lui réponds et son visage s'éclaire, blanc de bonheur, plus blanc que neige. Une béatitude.

Élia, mon cœur, ma rose, je t'aime.

Papa t'aime.

Puis tout mouvement cesse et la nuit tombe vite, comme un décor.

Anna? Élia?

Ce n'est pas la nuit, c'est beaucoup trop sombre pour être la nuit.

Sombre. Lourd. Et silencieux.

Main invisible sur ma gorge, la peur s'installe, à la fois foudroyante et familière.

Anna, où sont les arbres, où est ta main?

Où est la forêt, petite Élia? Où sont les rires?

«Attendez-moi!»

J'appelle; mais ma voix reste éteinte.

J'ouvre les yeux; ils ne voient que le masque de mes paupières.

Je bouge les bras; à mon corps ils semblent soudés.

Puis je comprends, dans un éclair limpide, fatal.

Même la nuit n'est pas si noire, si vide.

Ici, ce n'est pas la nuit, c'est la mort.

La mort.

... sauf pour le bruit de la pluie sur une fenêtre.

10

La pluie s'acharne sur la vitre, grisant intempestivement ce jour d'été. Pluie que la gravité, inexorable force, attire à la terre en un rideau d'argent ; elle viole chaque fissure, lèche toutes les surfaces, ridiculise le marcheur en retard. Divine ou maudite, elle s'abat sur le monde comme un baume. Ou une maladie. Et pourtant, lorsqu'elle cesse, les sens sont assaillis de visions nouvelles, d'odeurs particulières, impossibles à retrouver par temps sec : l'arc-en-ciel, le parfum de l'herbe mouillée, les vers qui dansent dans un jardin de perles, l'asphalte noirci et propre, le sel dans l'air, résidu de nuages...

Derrière lui, un son.

Schtak.

Puis une voix.

– Jacob, tu vas rester longtemps à cette fenêtre ?
Tu vas attraper la foudre. Recule un peu.

Immobile, Jacob attend.

Attends.

Puis, espérée, cette foudre, grandiose et éphémère, traverse le ciel avec colère, coups de ciseaux dans le gris céleste.

– Tu vois ?

Schtak.

– Jacob, tu m’écoutes ?

Non. Le garçon entend sa mère, mais il écoute la pluie. Le visage collé à la vitre, il tente de sentir les gouttes qui explosent tout près, si près. Il veut sentir la pluie et oublier tout le reste. Et c’est justement quand il veut oublier qu’il repense à l’ange. C’est comme un réflexe, un sursaut ; elle n’est pas dans sa tête, puis elle y est.

L’ange.

Schtak.

– Toute l’heure passée à regarder la rue aurait pu être mise à profit, tu sais. À ranger ta chambre, par exemple.

Ça pourrait être pire, pense le garçon, le front pressé contre la fenêtre froide. L’ennui, c’est qu’il ignore *comment* ça pourrait être pire, mais il le sait ; des samedis après-midi comme celui-là, il lui en reste des milliers à passer, voire des millions. Juin n’est pas promesse de beau temps. Même à dix ans, on sait ça.

Bien pire, convient Jacob ; il aurait pu pleuvoir et lui, devoir aller en classe lundi prochain. Or, les vacances ne font que commencer.

C’est l’été, Jake, mon pote. Une averse, c’est pas éternel.

À cet instant, les cieux sont zébrés d'un éclair incroyablement long, une planète de long, dont la puissance s'imprime dans les yeux du garçon.

– Jacob! Pour l'amour, vas-tu reculer s'il te plaît?

L'enfant se tourne, l'éclair dansant encore devant lui, superposé aux murs beiges du salon, aux motifs du tapis, et, plus loin, à la silhouette de sa mère, assise dans la cuisine devant une montagne de tabac, de filtres vides et de paquets ouverts.

Flanquée d'un cendrier plein d'où s'élève un long doigt de fumée, Simone Bospin roule des cigarettes comme si sa vie en dépendait (et c'est peut-être le cas, pense Jacob).

Schtak. Schtak. Schtak.

Une usine en forme de maman, quoi.

– C'est pas dangereux, maman. L'orage est loin au sud.

La femme rit tout en bourrant sa machine d'une poignée de tabac: son rire est une sorte de caquetage fatigué, pénible, qui vire immanquablement à la toux et chipe à chaque fois un bout de cœur au gamin.

Elle reprend son souffle.

– Et comment tu sais ça? Qu'il est loin l'orage? Et qu'il est au sud?

Jacob hausse les épaules, retourne à la fenêtre et soupire. Entendre sa mère rire comme ça lui fait ce drôle d'effet. Comme un reproche. Une punition.